

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[121. Val-Richer, Mercredi 5 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

121. Val-Richer, Mercredi 5 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Enfants \(Benckendorff\)](#), [Femme \(mariage\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1838-09-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Plus j'y pense, plus je suis d'avis que vous alliez à Baden.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°157/187

Information générales

Langue Français

Cote

- 372, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/414-418

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N° 121 Mercredi, 5 sept. 1838, 7 heures

Plus j'y pense, plus je suis d'avis que vous alliez à Baden. Evidemment vous ne sortirez de cette mauvaise position que par vous-même en voyant et causant. Et M. de Lieven ne vous fournira pas l'occasion de voir et de causer, car il ne viendra pas vous chercher. Médem a raison. Il faut que l'Empereur lui ait prescrit le silence. Le retrait des subsides ayant échoué, on veut essayer l'abandon de la personne. Vous rompez toutes ces combinaisons-là en marchant dessus, comme on dit à la guerre. La circonstance est favorable. Le grand Duc et M. de Lieven doivent passer à Baden quelques semaines. Vous aurez du temps pour tout expliquer, tout arranger. Vous ferez rentrer le grand Duc dans votre intimité. Vous avez Alexandre qui pourra, je pense, vous accompagner. Le voyage n'est pas long. La saison est encore bonne. Il ne se présentera peut-être de longtemps une occasion de tous points aussi propice pour mettre fin à une situation si pénible. Et après tout, Baden n'est pas un pays barbare. Il a fallu l'Empereur Napoléon pour y enlever le duc d'Enghien. L'Empereur Nicolas ne vous y traitera pas de cette sorte. On vous pressera d'aller en Italie, de retourner en Russie, que sais-je ? Mais en définitive, vous ne ferez que ce que vous voudrez. Et peut-être, le changement de lieu, la nouveauté de la situation, la nécessité de la résistance, vous rendront quelque chose de cette animation de cette énergie intérieure que vous ne pouvez retrouver. Cela vaut la peine d'être tenté et il y a bien des chances de succès. Et enfin vous passerez avec un peu de mouvement un mois, deux mois. Le temps vous pèse. Il est si lourd quand il est vide !

Si la situation actuelle devait se prolonger jusqu'à l'été prochain jusqu'à votre voyage annoncé en Angleterre, je ne sais comment, vous la supporteriez. J'ai cherché, je cherche comme vous me le demandez. Je n'ai pas plus d'invention. J'arrive toujours à reconnaître que vous n'avez, auprès de l'Empereur, ni auprès de votre mari, personne qui sache vous servir et que vous seule pouvez quelque chose pour vous-même. Vous avez fait tout ce qui se pouvait faire de loin et par écrit. Cela ne suffit pas. Il faut aller à l'assaut. Êtes-vous en état ? Le voyage ne vous fatiguera-t-il pas trop ? Soutiendrez-vous les agitations de la lutte corps à corps ? Voilà mon inquiétude. J'espère pourtant. On est toujours plus fort quand on agit que lorsqu'on attend. Enfin, pensez-y et dites-moi ce que vous pensez.

M. Molé, qui ne faisait aucun cas des dires d'Horace Vernet, ne devait pas attendre grand chose du retour de M. de Pahlen. Je ne comprends pas qu'on se préoccupe de cette situation. Elle n'a point de danger, et elle cessera le jour où le moindre intérêt sérieux conseillera à l'Empereur de cesser. Il n'y a point là de passion vraie et entreprenante. On joue son rôle. Il y en a un à jouer de ce côté-ci, tout aussi fier et plus commode. Et en le jouant, on peut attendre à l'aise que le jamais s'évanouisse. Mais M. Molé ne le jouera pas.

10 h.

Il faut que la course de Versailles ne vous fatigue pas du tout pour que je lui pardonne si une lettre me manque. J'avais un peu prévu votre réponse sur l'Angleterre, car j'avais pensé aux absents. Je pense à tout ce qui vous touche. Adieu. Je ne sais pas, vous parler d'autre chose aujourd'hui. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 121. Val-Richer, Mercredi 5 septembre 1838,
François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1504>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 5 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

98

Plus j'y pense, plus je dois avoir
 que vous alliez à Baden. Évidemment vous en sortirez de
 cette mauvaise position que par vous-même, en venant et
 partant. Le M^r de Lieven ne vous fournira pas l'occasion de
 voir et de causer, car il ne viendra pas vous chercher. Inutile
 à raison. Il faut que l'empereur lui ait prescrit le silence.
 Le retrait des Vubiers ayant échoué, on veut essayer l'abandon
 de la personne. Vous romprez toutes les combinaisons là en
 marchant dessus, comme on dit à la guerre. La circonstance
 est favorable. Le grand duc et M^r de Lieven doivent passer
 à Baden quelques semaines. Vous aurez du temps pour tout
 expliquer, tout arranger. Vous ferez entrer le grand duc dans
 votre intimité. Vous avez il est vrai qui pourra, je pense,
 vous accompagner. Le voyage n'est pas long. La saison est
 encore bonne. Il ne se présentera peut-être de longtemps
 une occasion de tous points aussi propice pour mettre fin à
 une situation si pénible. Et après tout, Baden n'est pas un
 pays barbare. Il a fallu l'impertinence Napoléon pour y
 enlever le duc d'Enghien. L'empereur Nicolas ne vous y
 traitera pas de cette sorte. On vous pressera d'aller en
 Italie, de retourner en Russie, que sais-je ? Mais en
 définitive, vous ne ferez que ce que vous voudrez. Le point de

le changement de lieu, la nouveauté de la situation, la nouveauté
de la résistance vous rendront quelque chose de cette animation,
de cette énergie intérieure que vous ne pouvez retrouver. Cela
vous la fera s'élever toute, et il y a bien des chances de
succès. Il est enfin vous passerez avec un peu de mouvement,
un mois, deux mois. Le temps vous passera. Il est si court quand
il est vécu! Si la situation actuelle devoit se prolonger jusqu'à
l'été prochain, jusqu'à votre voyage annoncé en Angleterre,
je ne sais comment vous la supporteriez.

J'ai cherché, je cherche, comme vous me le demandez, de
vous parer plus d'inspiration. Arrivez toujours à reconnaître que
vous n'avez, auprès de l'Empereur ni auprès de votre mari,
personne qui sache vous servir, et que vous seule pouvez
quelque chose pour vous-même. Vous avez fait tout ce
qui se pouvoit faire de loin et par écrit. Cela ne suffit
pas. Il faut aller à l'assaut. Êtes-vous en état? Le
voyage ne vous fatiguera-t-il pas trop? Soutiendrez-vous
les agitations de la lutte corps à corps? Voilà mon inquiétude.
D'après pourtant. On est toujours plus fort quand on agit que
lorsqu'on attend. Enfin, pensez-y et écrivez-moi ce que vous
pensez.

M. Moti, qui ne faisoit aucun cas des dits d'Horace Vernet,
ne devoit pas attendre grand chose du retour de M. de Balzac.
Il ne comprend, par qu'on se préoccupe de cette situation, elle

ne parait
sérieux la
passion et
à jouer de
le jouant
Mais de

Il faut
pour que
un peu
aux abs-
ne doit

ne craint
nation
la
et
ment
e qu'on
j'aurais
ma
ne point de danger, et elle restera le jour où le moindre intérêt
sévère conseillera à l'empereur de reculer. Il n'y a point là de
passion vraie et entreprenante. On joue son rôle. Il y en a un
à jouer de ce côté-ci, tout aussi fin et plus commode. Et on
le jouant, on peut attendre à l'aise que le jamais s'évanouisse.
Mais M. Malé ne le jouera pas.

10 h.

Il faut que la course de Versailles ne vous fatigue pas du tout
pour que je lui pardonne et une lettre me ménage. J'avais
un peu prévu votre réponse sur l'Angleterre, car j'avais pensé
aux abus. Je pense à tout ce qui vous touche, rien. Je
ne puis pas vous parler d'autre chose aujourd'hui. Adieu.